

*Cahiers du*  
MONDE RUSSE

## **Cahiers du monde russe**

Russie - Empire russe - Union soviétique et États  
indépendants

**43/2-3 | 2002**

**Contacts intellectuels, réseaux, relations  
internationales**

---

# Nina Berberova et la mythologie culturelle de l'émigration russe en France.

LEONID LIVAK

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8510>

DOI : [10.4000/monderusse.8510](https://doi.org/10.4000/monderusse.8510)

ISSN : 1777-5388

### **Éditeur**

Éditions de l'EHESS

### **Édition imprimée**

Date de publication : 1 avril 2002

Pagination : 463-478

ISBN : 2-7132-1781-4

ISSN : 1252-6576

### **Référence électronique**

LEONID LIVAK, « Nina Berberova et la mythologie culturelle de l'émigration russe en France. », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 43/2-3 | 2002, mis en ligne le 01 janvier 2007, Consulté le 01 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8510> ; DOI : [10.4000/monderusse.8510](https://doi.org/10.4000/monderusse.8510)

---

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

[http://www.cairn.info/article.php?ID\\_REVUE=CMR&ID\\_NUMPUBLIE=CMR\\_432&ID\\_ARTICLE=CMR\\_432\\_0463](http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CMR&ID_NUMPUBLIE=CMR_432&ID_ARTICLE=CMR_432_0463)

---

## Nina Berberova et la mythologie culturelle de l'émigration russe en France

par Leonid LIVAK

| Editions de l'EHESS | *Cahiers du monde russe*

2002/2-3 - Vol 43

ISSN 1252-6576 | ISBN 2713217814 | pages 463 à 478

---

Pour citer cet article :

—LIVAK L., Nina Berberova et la mythologie culturelle de l'émigration russe en France, *Cahiers du monde russe* 2002/2-3, Vol 43, p. 463-478.

---

Distribution électronique Cairn pour les Editions de l'EHESS.

© Editions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LEONID LIVAK

## NINA BERBEROVA ET LA MYTHOLOGIE CULTURELLE DE L'ÉMIGRATION RUSSE EN FRANCE

Dans leurs efforts pour comprendre et décrire l'expérience de l'expatriation, les écrivains russes émigrés produisirent un certain nombre de modèles idéaux de l'activité littéraire de l'exil. Ces modèles définissaient les critères esthétiques et moraux qui organisaient la vie culturelle de l'émigration, et appréhendaient tous les événements littéraires selon une grille opposant le point de vue de l'émigré à ceux que constituaient, en France, deux autres séries littéraires, respectivement les lettres soviétiques et les lettres françaises. L'effort de conceptualisation de l'exil à travers des modèles idéaux impliquait le recours à plusieurs mythes grâce auxquels pouvait s'opérer la traduction de l'expérience personnelle en « texte ». Faute d'études approfondies sur la condition des émigrés et les circonstances de l'émigration, nous ne disposons d'aucune autre source d'information sur la vie d'exilé en France en dehors de celles que constituent les créateurs mêmes de cette mythologie.

Nina Nikolaevna Berberova (1901-1993) est l'une de ces sources. Nous nous proposons d'examiner quelques-uns des arguments développés dans son ouvrage autobiographique, *C'est moi qui souligne*<sup>1</sup>. Cet examen ne remet en cause ni la valeur ni la validité des écrits de Berberova. Si nous avons choisi Berberova pour nos recherches sur la mythologie culturelle de l'émigration, c'est que ses mémoires nous paraissent exceptionnels par la richesse, la pertinence et la diversité des thèmes abordés. Ainsi, plutôt que d'énumérer tous les éléments relevant de la mythologie culturelle de l'émigration qui figurent dans *C'est moi qui souligne*, nous n'en prendrons que quelques-uns afin d'examiner leur fonction dans la conceptualisation de l'expérience d'écrivains russes exilés. Il s'agira de l'insistance sur l'isolement par rapport à la vie culturelle française, de l'accent mis sur l'échec

---

Des extraits de cet article ont été présentés dans le cadre d'une conférence donnée au Colloque Nina Berberova (Arles, Octobre 2001).

1. Toutes les citations sont tirées de Nina Berberova, *Thesaurus*, Arles, Actes Sud, 1998.

artistique de la jeune génération émigrée et, enfin, de l'importance accordée au martyr physique et moral pour cette génération d'écrivains.

De nombreux mémorialistes émigrés ont décrit leur exil en termes d'aliénation par rapport à la culture française, imputant cette aliénation à une indifférence générale des intellectuels français envers les cultures étrangères, encore aggravée par la mode prosoviétique en vigueur dans les milieux littéraires parisiens. Les exilés se trouvaient, selon Georgij Adamovič, comme aspirés par une « sensation de vide » dans un « Paris indifférent », « complètement étranger à tout ce qui est russe » et où ils « n'ont jamais été invités » à se joindre aux cercles littéraires français qui « n'éprouvaient ni intérêt ni curiosité » envers eux<sup>2</sup>. C'est en lui faisant écho que Berberova ajoute ces quelques détails :

« Le dur visage de la France d'entre les deux guerres était pour nous celui des dadaïstes, des surréalistes, des jeunes peintres abstraits [...] Tous continuaient à considérer Moscou comme le refuge de l'art d'avant-garde. (409) [...] »

La vieille génération [...] prenait la défense, dans tous les débats, du parti communiste [...] Que dire enfin de la jeune génération ? L'exemple le plus criant de leur comportement fut le lynchage par les surréalistes français de l'émigré russe André Levinson, critique littéraire, spécialiste de l'histoire du ballet, à la suite de la publication en 1930 de son article nécrologique consacré à Maiakovski. » (269).

Reprenons maintenant « l'affaire Majakovskij » qui donne une bonne mesure de la différence de traitement dont elle fit l'objet de la part des émigrés en 1930 et de la part de Berberova quarante ans plus tard.

Andrej Levinson, dans la nécrologie publiée par les *Nouvelles littéraires*, résuma les griefs des émigrés contre Vladimir Majakovskij : conformisme idéologique, détournement de l'art à des fins politiques et mépris pour la liberté d'expression. « Ses ennemis, surtout parmi les poètes émigrés », écrivait Levinson, « ne lui en veulent pas moins, car ils trouvent une telle mort trop belle pour achever une pareille vie »<sup>3</sup>. Par l'intermédiaire d'un article publié dans le quotidien émigré *Poslednie novosti*, nous apprenons ce qui se passa ensuite. Portant le titre plutôt badin de « L'ami de Majakovskij », cet article nous permet de voir le peu de sérieux que l'on accorda à cet incident à l'époque. Selon le rapport, *seul* le surréaliste Louis Aragon se présenta au domicile de Levinson pour lui demander des explications, auquel le critique opposa une fin de non-recevoir ; Aragon se mit à casser la vaisselle jusqu'à ce que la police arrive sur les lieux. Pendant toute la durée de l'épisode, l'avant-gardiste se garda bien de porter la main sur le critique. Même

2. *Odinočestvo i svoboda (Solitude et liberté)*, New York, Izd. im. Čehova, 1955, p. 35, 37. Voir aussi Avgusta Damanskaja, « Na ekrane moej pamjati » (Sur l'écran de ma mémoire), *Novyj žurnal*, 202, 1996, p. 171 ; Gleb Struve, *Russkaja literatura v izgnanii (La littérature russe en exil)*, Paris, YMCA-Press, 1984, p. 239 ; Jurij Terapiano, *Vstreči (Rencontres)*, New York, Izd. im. Čehova, 1953, p. 148.

3. « La poésie chez les Soviétiques : le suicide de Mayakovsky ». *Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, 398, 31 mai 1930, p. 6.

l'organe du PCF, *L'Humanité*, qui ne manqua pas de dénoncer en Levinson « le plat-valet de l'impérialisme français », admit qu'Aragon n'avait essayé de gifler Levinson qu'en présence des agents de police<sup>4</sup>. Bien plus, Levinson se rendit à la préfecture et obtint la libération d'Aragon. Cette histoire figure à titre d'anecdote à la dernière page des *Poslednie novosti*<sup>5</sup>. Vladimir Weidlé, à son tour, confirma cette version en rappelant les attitudes des protagonistes. « Les surréalistes », a-t-il écrit, « tenaient à leur réputation scandaleuse et saisissaient toutes les occasions de la cultiver. Je crains que les expressions de sympathie offertes à Levinson n'aient pas été très sincères »<sup>6</sup>.

Alors, d'où vient la dramatisation de ce même événement chez Berberova ? Et pourquoi s'arrête-t-elle à un point donné du récit en s'abstenant d'en narrer la suite ? C'est après avoir donné sa version de « l'affaire Majakovskij » qu'elle peut conclure que la presse de gauche en France : « s'aligna sur les positions de la *Pravda* ; quant à la droite, elle ne s'intéressait pas, à ce moment-là, à la situation de la littérature russe. Les écrivains de l'émigration ont essayé de faire leur possible pour que la voix venue de la Russie fût entendue. Mais personne ne les écoutait, on ne les recevait nulle part. » (277).

En effet, l'histoire de Levinson, telle qu'elle est présentée dans *C'est moi qui souligne*, confirme la conclusion ci-dessus. Faisons un retour en arrière, sur l'année 1930, lorsqu'un groupe d'écrivains français et russes publia dans les *Nouvelles littéraires* une lettre contre Levinson. Les auteurs s'étonnaient qu'un « des grands journaux littéraires français ait cru devoir publier un libelle qui n'a été pour son auteur qu'un prétexte pour exprimer sa rancœur d'émigré russe »<sup>7</sup>. Tandis que les signatures russes appartenaient à des « bolchevisants » exilés (Il'ja Ehrenbourg, Vladimir Pozner, Il'ja Zdanevič, etc.), le groupe des signataires français était des plus hétéroclites, allant de la gauche (Louis Aragon, Georges Bataille) à la droite (Emmanuel Berl, André Berge, Pierre Drieu La Rochelle). Ainsi, sans des témoignages émanant des contemporains, cette participation française aurait pu étayer la thèse selon laquelle les émigrés souffraient d'isolement.

Or, en 1930, le romancier et critique émigré Jurij Fel'zen passa une soirée chez le critique français André Germain qu'il raconta dans un article dont le ton correspondait bel et bien à celui du rapport sur « l'ami de Majakovskij ». La publication de Fel'zen s'intitulait « Un raout bizarre à Paris ». Outre les Français et les émigrés, cette réception en hommage au philosophe Hermann Keyserling fut honorée par Ehrenbourg et quelques autres personnalités soviétiques qui sollicitèrent les signatures d'écrivains français présents dans l'assistance. Selon Fel'zen, la plupart des Français ne mirent leurs noms sous la lettre que « parce qu'ils ne parlaient pas le

4. Cet article du 3 juin 1930 fut repris sous le titre « Un insulteur de Majakowsky reçoit une visite désagréable » dans *Le Surréalisme au service de la révolution*, 1, 1930, p. 21-22.

5. « Drug Majakovskogo » (L'ami de Majakovskij), *Poslednie novosti*, 3361, 5 juin 1930, p. 4.

6. « O teh, kogo uže net » (À propos de ceux qui ne sont déjà plus), *Novyj žurnal*, 192-193, 1993, p. 397.

7. *Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, 400, 14 juin 1930, p. 6.

russe et n'avaient aucune idée de la justesse ou de l'inconvenance des opinions d'André Levinson »<sup>8</sup>. Levinson lui-même propose la même interprétation de l'événement dans sa réponse aux *Nouvelles littéraires* ; on trouve d'ailleurs la même interprétation dans une autre lettre publiée dans l'hebdomadaire et réunissant vingt-sept signatures d'écrivains émigrés, y compris celle de Berberova. On peut lire, ainsi, dans cette lettre ouverte :

« Nous, les écrivains russes, mieux informés que les étrangers de la situation actuelle de notre littérature, nous affirmons que Majakovskij n'a jamais été un grand poète russe, mais uniquement un compositeur de vers officiels attaché au parti communiste et au gouvernement de l'URSS. Nous exprimons notre sympathie profonde à M. André Levinson qui a fait l'objet de critiques injustes dans la presse et qui demeure victime d'agissements grossiers de la part d'un écrivain français. »<sup>9</sup>

On retiendra que l'intégralité de « l'affaire Majakovskij » — comprenant l'article initial de Levinson, la réponse du groupe franco-soviétique, et les réactions des émigrés — figura dans les pages d'un des hebdomadaires littéraires les plus lus en France, contrairement à l'insistance de Berberova, qui soutenait que « personne n'écoutait » les émigrés et que « l'on ne les recevait nulle part ».

La version d'une mise à l'écart des émigrés par leurs confrères français et de l'indifférence de ces derniers vis-à-vis de la situation des Russes exilés contredit, en outre, bien d'autres faits historiques que Berberova elle-même avait observés. Par exemple, toujours en 1930, la mémorialiste assista à une séance du Studio franco-russe consacrée au roman contemporain. Pendant les débats, deux « bolchevisants » — Vladimir Pozner et Il'ja Zdanevič — tâchèrent de saboter la réunion en proclamant que la littérature russe n'existait qu'en URSS. Mais, au lieu d'atteindre sa cible — les émigrés —, cette attaque entraîna un tollé véhément de la part des intellectuels français, dont l'un, Jean Maxence, répondit à Pozner en lui tenant ce langage : « Il y a un certain nombre de grands écrivains qui ont connu l'exil, français ou autres, et qui ont été infiniment plus grands devant l'histoire vivante qu'un certain nombre d'autres qui les ont jetés en exil et dont on n'a plus jamais parlé ». Par ailleurs, les propos de Zdanevič furent si injurieux à l'égard de l'émigration que le coadministrateur français du Studio, Robert Sébastien, lui coupa la parole en dépit de l'insistance des émigrés qui voulaient entendre l'opinion de Zdanevič<sup>10</sup>. Quelques jours plus tard Jurij Fel'zen écrivit que la réaction des Français avait dévoilé, encore une fois, que le « bolchevisme de chambre » parmi les écrivains français était une mode dépassée et que les émigrés trouvaient en leurs hôtes des alliés. Ce fut également l'impression de Boris Zajcev qui, à la suite de la séance du Studio franco-russe,

8. « Na odnom strannom raute v Pariže » (Un raout bizarre à Paris), *Segodnja*, 274, 1930, p. 4.

9. « Autour de Maïakovskij ». *Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, 404, 12 juillet 1930, p. 6.

10. Voir ces débats dans « Le Roman depuis 1918 », *Cahiers de la Quinzaine*, 8 (série 20), 1930, p. 31-53.

affirma que la littérature française contemporaine se rangeait du côté des émigrés dans leur conflit avec la culture soviétique<sup>11</sup>.

Les opinions de 1930 diffèrent considérablement de celles exprimées dans *C'est moi qui souligne*, dont l'auteur n'hésite pas à attribuer une portée universelle à ses propres propos, comme l'illustre l'emploi du pronom *nous* lorsqu'il est question de la situation des émigrés en France. La mémorialiste écrit :

« À cette époque, dans l'ensemble du monde occidental, il ne s'est trouvé aucun écrivain éminent pour intervenir en notre faveur, prêt à élever la voix contre les persécutions que subissaient les intellectuels en URSS. (269)

La réponse était toujours la même : vous avez perdu vos entreprises et vos usines, vos propriétés et vos comptes en banque ; vous avez toute notre sympathie, mais nous ne voulons pas avoir affaire à vous. » (277).

Or, ayant été l'un des participants au Studio franco-russe de 1929 à 1931, Berberova ne pouvait pas ignorer ce témoignage de vif intérêt pour les émigrés de la part de Français de toutes convictions politiques : des communistes André Malraux et Philippe Soupault aux fascistes Robert Brasillac et Henri Massis, des avocats de l'« européenisme » Benjamin Crémieux et Paul Valéry aux « catholiques » Georges Bernanos, Gabriel Marcel, Jacques Maritain et François Mauriac<sup>12</sup>. De sorte que les commentateurs émigrés purent constater, à l'époque, que le Studio franco-russe avait attiré « la crème des forces culturelles françaises », qu'il était devenu « le champ préféré de lutte pour les divers courants de la pensée française vivante », et que « nulle part ailleurs à Paris n'existait de lieu où l'on pouvait rencontrer les membres de mouvements littéraires français si divers »<sup>13</sup>.

Berberova ne pouvait pas ignorer que, grâce aux soins d'arbitres tels qu'Edmond Jaloux, Charles Du Bos, André Gide, René Lalou et Jacques Maritain, les écrits d'un grand nombre de ses collègues avaient été publiés en français<sup>14</sup>. Déjà en 1923, Konstantin Bal' mont remerciait Jaloux d'être « un vrai ami de la Parole Russe », Dmitrij Merežkovskij l'assurait de ce que par ses soins « un grand écrivain de la France nous salue fraternellement et nous ne l'oublierons jamais », et Aleksej Remizov se félici-

11. Jurij Fel'zen, « Parižskie vstreči russkij i francuzskih pisatelej » (Les rencontres à Paris des écrivains russes et français), *Segodnja*, 252, 1930, p. 5 ; Boris Zajcev, « Dnevnik pisatelja » (Journal d'un écrivain), *Vozroždenie*, 1981, 4 novembre 1930, p. 3.

12. Quoique ils n'aient jamais été réédités, les sténogrammes complets des quatorze réunions du Studio franco-russe, comprenant les listes des participants, peuvent être consultés dans les *Cahiers de la Quinzaine*, ressuscités par Marcel Péguy dès 1925. Voir Robert Sébastien et Wsevolod de Vogt, « Rencontres », *Cahiers de la Quinzaine* (hors série), 1930 ; *Cahiers de la Quinzaine*, 5, 6, 8, 9 (série 20), 1930 ; 1, 2 (série 21), 1930 ; 4, 5, 6 (série 21), 1931 ; 1 (série 22), 1931.

13. Il'ja Goleniščev-Kutuzov, « Franko-russkaja studija » (Le studio franco-russe), *Vozroždenie*, 2550, 26 mai 1932, p. 4 ; Julija Sazonova, « Vstreča francuzskih i russkij pisatelej » (Rencontre des écrivains français et russes), *Poslednie novosti*, 3324, 29 avril 1930, p. 5.

14. En ne prenant comme exemples que quelques écrivains émigrés auxquels Berberova fut liée d'amitié, citons les données des catalogues des livres imprimés en France dans l'entre-deux-guerres : Aldanov publia en français au moins 9 romans et recueils de récits, Bunin — 10, Kuprin — 10, Merežkovskij — 18, Nabokov — 4, Remizov — 7, Zajcev — 4.

tait de l'appui apporté par Jaloux auprès des éditeurs, puisque son opinion était « une des rares qui comptent en France »<sup>15</sup>. En 1922, peu après son arrivé à Paris, Ivan Bunin témoignait sa reconnaissance à André Gide en le remerciant « des bons sentiments que Vous avez à notre égard » et en lui exprimant son espoir de « pouvoir profiter de Votre gracieuse amitié et oublier dans Votre milieu les mille tristesses qui nous viennent de la Russie »<sup>16</sup>. La même année, Boris Schloezer écrivit à Charles Du Bos que c'était « une joie précieuse de voir mes efforts appréciés ainsi par un écrivain tel que vous » et que « le témoignage de sympathie intellectuelle et d'amitié que vous me donnez m'est un grand réconfort » ; quelques mois plus tard, le critique émigré informait son confrère français que « si [le philosophe exilé Léon] Chestov réussit en France ce sera grâce à vous »<sup>17</sup>. On notera, enfin, que l'assistance des critiques et des écrivains français était souvent exempte de toute considération financière, comme dans le cas des études que Vladimir Weidlé publia au « Courrier des Iles », la collection dirigée par Jacques Maritain chez Plon. Maritain écrivit à Weidlé : « Il se peut qu'on m'oppose des raisons d'ordre commercial [...] Mais j'espère bien que ces objections, si elles se produisent, pourront être surmontées ; et soyez certain qu'en tout cas je ferai pour cela tout mon possible. »<sup>18</sup>

Berberova ne pouvait pas ignorer non plus que la plus grande partie des autorités intellectuelles et artistiques de l'émigration, de Nikolaj Berdjaev et Georgij Fedotov à Georgij Adamovič et Jurij Fel'zen, s'étaient toujours efforcées de faire la distinction entre le communisme soviétique et l'idéalisme des Français communistes<sup>19</sup>. Ce qu'illustre parfaitement une lettre qu'Adamovič envoya à André Gide lors de la conversion de ce dernier au communisme :

« [...] Mardi aura lieu une réunion contradictoire sur "A. G. et URSS" organisée par la revue russe "Tchisla" [...] Je crains que l'idée ne vous vienne que c'était quelque chose d'organisé *contre* vous. Une ou deux de vos lettres, publiées dernièrement dans les journaux de Moscou, peuvent le faire croire. Or, il n'en est rien. Nous étions étonnés à la lecture des "Pages du journal", nous nous efforçons de comprendre. Mais on vous doit vraiment trop pour jamais dire du mal de vous — quelle que soit votre orientation politique ou sociale. Je serais

15. Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (Paris), MS 6781 Konstantin Bal'mont à Edmont Jaloux, la lettre du 5 mars 1923 ; MS 6854 Dmitrij Merežkovskij à Edmond Jaloux, une lettre de 1923 (sans date) ; MS 68652 Aleksej Remizov à Edmond Jaloux, la lettre du 5 novembre 1936.

16. Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (Paris), MS Y 99-1 Ivan Bunin à André Gide, la lettre du 13 août 1922.

17. Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (Paris), Ms 26685 Boris de Schloezer à Charles Du Bos, les lettres du 25 juillet 1922 et du 26 mai 1923.

18. Bakhmeteff Archive, The Rare Book and Manuscript Library, Columbia University (New York). Collection Weidle, Box 1, Folder « Maritain, Jacques. Meudon, France, 9 Dec. 1937. To Vladimir Weidle t. 1. s., lp ».

19. Voir Nicolas Berdiaev, « Vérité et mensonge du communisme ». *Esprit*, 1, 1932, p. 104 ; et *id.*, « Iskanija social'noj pravdy molodoj Franciej » (Recherche de la vérité sociale de la jeune France), *Novyj grad*, 9, 1934, p. 58 ; Georgij Fedotov, « Rossija, Evropa i my » (La Russie, l'Europe et nous), *ibid.*, 2, 1932, p. 6 ; Jurij Fel'zen, « My v Evrope. Krug. Beseda 11, 3 maja 1936 » (Nous en Europe. Cercle. Conversation 11, 3 mai 1936), *ibid.*, 11, 1936, p. 155.



heureux si vous n'en doutiez pas. Veuillez agréer, Maître, l'expression de ma plus grande admiration et de ma gratitude. »<sup>20</sup>

Il ne faudrait pas croire qu'André Gide lui-même fût indifférent à l'opinion émigrée. La mémorialiste aurait pu apprendre de son ami, Aleksandr Kerenskij, que pendant son flirt avec le communisme Gide n'avait pas rompu les liens qu'il avait noués avec les émigrés. Écrivant à Kerenskij au sujet du *Retour de l'U.R.S.S.*, dont ce dernier lui avait communiqué le compte rendu dans les *Annales contemporaines (Sovremennye zapiski)*, Gide observa :

« Vous avais-je remercié ? Je ne crois pas ; et vous aurez peut-être pris mon silence pour de l'indifférence ou de l'ingratitude ? [...] Vos réflexions sont, pour moi, d'un intérêt très vif ; elles m'ont même beaucoup ému. Le livre que j'achève d'écrire en ce moment, et qui doit servir d'appendice à mon *Retour de l'U.R.S.S.*, soulèvera et répondra, d'autre part, je l'espère à certaines de vos interrogations. En attendant que vous puissiez le lire, je vous prie de croire à l'assurance de mes sentiments bien attentifs et cordiaux. »<sup>21</sup>

Par ailleurs, les opinions de Vladimir Weidlé, un autre ami proche de Berberova, jouissaient d'une grande faveur auprès des intellectuels français qui appréciaient « sa vaste information littéraire » (Jacques Maritain), « sa culture à la fois si simple et si délicate, si nuancée » (Gabriel Marcel), ainsi que son livre *Les Abeilles d'Aristée* — « un des ouvrages de critique des plus importants de notre époque » (Stanislas Fumet)<sup>22</sup>. De sorte qu'au beau milieu de la vague de pèlerinages d'écrivains français au « pays du prolétariat vainqueur », dans le contexte de la « culture antifasciste » activée par le Komintern<sup>23</sup>, l'émigré antisoviétique Vladimir Weidlé devint l'un des principaux consultants de Jean Paulhan, le rédacteur en chef de la *Nouvelle Revue française* qui prenait conseil auprès de lui sur les mérites de telle ou telle contribution à la revue<sup>24</sup>.

20. Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (Paris), Y. 868.1 Georgij Adamovič à André Gide, la lettre du 24 mars 1933.

21. Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (Paris), Y. 1246.1 Aleksandre Kerenskij à André Gide, la lettre du 15 décembre 1936 ; Y. 1246.2 André Gide à Aleksandre Kerenskij, la lettre du 19 février 1937.

22. Bakhmeteff Archive, The Rare Book and Manuscript Library, Columbia University (New York). Collection Weidle, Box 1, Folders « Maritain, Jacques. Presbytère d'Avoise, France, 4 Oct. 1939. To Wladimir Weidle t. l., lp. (typed copy, with another copy in the hand of Wladimir Weidle) » ; « Marcel, Gabriel. Paris, 1932-1939. To Wladimir Weidle. 3 a. l. s. 1 t. l. (typed copy). With a handwritten copy of the t. l. in the hand of Wladimir Weidle », la lettre du 28 septembre 1939 ; « Fumet, Stanislas. Paris, 6 Oct. 1939. t. l. s., lp. (with typed copy) ».

23. Voir François Furet, *Le passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au xx<sup>e</sup> siècle*. Paris, Robert Laffont/Calmann-Lévy, 1995, p. 439-514.

24. Voir leur correspondance à Bakhmeteff Archive, The Rare Book and Manuscript Library, Columbia University (New York). Collection Weidle, Box 1, Folders « Paulhan, Jean. Mirande par Sartilly, France, 1939-1940. To Wladimir Weidle 2 a. l. s. 2 t. l. s. With typed copy of related letter to Paulhan » ; « Paulhan, Jean. Paris & n. p., n. d. To [Wladimir Weidle] 14 a. l. s. » ; « Paulhan, Jean. Paris, 1941-1942. To Wladimir Weidle 4 a. l. s. ».

Même si Berberova avait oublié les témoignages de ses amis et sa propre expérience des échanges entre Français et Russes, il est remarquable que, faisant allusion à « l'affaire Majakovskij », elle puisse passer sous silence un autre événement également bien développé dans la presse française et émigrée. Il est question ici de « L'Appel des écrivains français » qui parut en 1936 dans plusieurs quotidiens parisiens et fut signé, entre autres, par Marcel Aymé, Charles Du Bos, Jacques Charbonne, Gabriel Marcel, Henri de Montherlant, François Mauriac, André Maurois, Marcel Prévost et Jean Schlumberger. Sans considération de la vision politique et du passé social des Russes exilés, les Français appelèrent au soutien moral et financier des écrivains émigrés par solidarité avec leur cause, celle de la liberté d'expression<sup>25</sup>. Cette prise de position va à l'encontre de l'insistance avec laquelle Berberova souligne qu'aucun écrivain éminent n'éleva la voix en faveur des émigrés et de leur cause, opinion que contredit celle qui domine à l'époque. Selon Iurij Mandel'stam, les signataires de l'appel représentaient « à peu près tout ce que comptent les lettres françaises contemporaines comme chefs de file », tandis qu'Elena Izvol'skaja considérait que les écrivains émigrés et leurs confrères français formaient d'ores et déjà un front commun contre la culture soviétique<sup>26</sup>.

D'où vient alors cette divergence d'opinions entre la représentation des contemporains qui voyaient dans les intellectuels français les partenaires des émigrés au sein d'un dialogue esthétique et philosophique et l'insistance sur l'isolement politique et culturel qui marqua à titre postérieur les mémoires de Georgij Adamovič, de Vladimir Varšavskij et de Nina Berberova ? Il nous semble que la clef de ce problème se trouve dans le désir des mémorialistes de reconstruire leur vie à Paris selon un modèle idéal de l'écrivain exilé, largement influencé par le modèle traditionnel de l'écrivain russe comme maître à penser dont l'abnégation héroïque et le refus des compromissions évoquent ceux des prophètes incompris et persécutés. Un exemple de ce modèle est formalisé par Georgij Fedotov dans son compte rendu de la réunion du Studio franco-russe consacrée à l'œuvre de Charles Péguy. Le philosophe exilé écrivait :

« Nous autres, les Russes, nous reconnaissons volontiers dans ce représentant des nobles traditions françaises l'image longtemps perdue des justes de l'intelligentsia russe. L'absence de toute ambition littéraire, le manque de toute identité artistique, la coïncidence complète entre l'art et la vie, l'écriture comme service social et religieux, l'autosacrifice total à l'idée, la sainte pauvreté assumée comme vocation — tout cela fait de Péguy beaucoup plus qu'un professeur d'une parfaite justesse sociale [...] Nous souhaiterions nous approprier son esprit de martyr et de chevalier du Christ et le léguer à la jeunesse russe. »<sup>27</sup>

25. Henry de Montherlant, « Partageons la liberté », *Candide*, 668, 31 décembre 1936, p. 9 ; Gabriel Marcel et al., « Un appel des écrivains français », *ibid.*, p. 9.

26. Elena Izvol'skaja, « Francuzskaja molodež' i problemy sovremennosti » (La jeunesse française et les problèmes contemporains), *Novyj grad*, 12, 1937, p. 130-131 ; Jurij Mandel'stam, « Francuzskie pisateli o russkih » (Les écrivains français à propos des écrivains russes), *Vozroždenie*, 4060, 9 janvier 1937, p. 9.

27. « Jean Maxence et Nadejda Gorodetzky. Charles Péguy. Textes suivis de débats au Studio franco-russe. "Cahiers de la Quinzaine" », *Novyj grad*, 1, 1931, p. 99-100.

Faisant retour à Berberova, on s'aperçoit que ses arguments forment un « texte » d'auto-justification qui transforme les écrivains émigrés en prophètes solitaires, exclus de la vie du collectif, haïs ou raillés, bref en « chevaliers du Christ » persécutés par le peuple volontairement sourd à leur message. C'est donc le schème de la coupure entre les expatriés et la vie culturelle de leur patrie d'adoption qui permet à l'écrivain de se présenter elle-même selon le modèle du prophète martyrisé. Berberova écrit : « Les années trente [...] C'était, en Europe et dans le monde, une époque de désespoir, de peur et de bassesse. On avait beau appeler au secours ; personne ne répondait. » (410). La suite de ce passage ne figure pas dans la version française, tandis qu'on la lit dans l'original qui s'adresse au lecteur russe susceptible de reconnaître l'archétype sous-jacent : « Nous nous sentons responsables et appelés à répondre pour tout ce qui se passe. »<sup>28</sup>

Le piquant de la situation réside en ce que l'utilisation du mythologème traditionnel russe du poète-prophète par les émigrés s'inspirait des exemples français, ce qui était contradictoire avec la soi-disant situation d'isolement culturel dont ils se plaignaient. Ainsi, alors que Fedotov ne cache pas que Péguy est sa source d'inspiration, Berberova, tout comme Adamovič et Varšavskij, dissimule les ingrédients français de la mythologie culturelle de l'émigration. Cela est particulièrement net dans la manière dont elle aborde la question des jeunes écrivains émigrés, ceux de la génération dite « inaperçue », « perdue » et même « détruite ».

Le terme de « génération passée inaperçue » (*nezamečennoe pokolenie*) figure dans le titre des mémoires de Vladimir Varšavskij, sans doute inspiré de la description des écrivains américains de Paris dans l'entre-deux-guerres, désignés sous le vocable de « génération perdue » (*the lost generation*). Cette appellation renvoie à une série de traits esthétiques et philosophiques impliquant un état de crise, un passé et un présent aliénés, la solitude, l'inquiétude et l'échec dans le domaine de l'art comme dans la vie<sup>29</sup>. Le portrait que les jeunes émigrés brossaient d'eux-mêmes reposait sur la mise en exergue des conditions difficiles de leur exil, notamment le peu d'expérience de la vie culturelle russe liée à une expatriation précoce ; l'exclusion de la vie culturelle française ; la malveillance des maîtres émigrés qui tenaient les jeunes à l'écart des revues et des éditeurs ; l'impossibilité de gagner sa vie en qualité d'écrivain russe, bref une situation de dépouillement que Vladimir Weidlé appelait sardoniquement les « lamentations montparnassiennes »<sup>30</sup>. Voici comment Berberova décrit sa situation :

« Nous avons reçu nos passeports d'"apatrides". Ce document [...] ne donnait pas le droit de travailler comme salarié, ni comme employé [...] Nous avons appris à partager la feuille d'artichaut, chaque sou gagné, nos humiliations et nos

28. « My čuvstvuem sebja tak, budto vo vsem vinovaty i nesem otvetstvennost' za to, čto tvoritsja... », in *Kursiv moj* (*C'est moi qui souligne*), Moscou, Soglasie, 1996, p. 410.

29. Voir l'analyse détaillée de la mythologie de la « génération passée inaperçue » dans Leonid Livak, « Making sense of exile : Russian literary life in Paris as a cultural construct, 1920-1940 », *Kritika : Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 2, n° 3, 2001, p. 489-512.

30. « O teh, kogo uže net », *art. cit.*, p. 387.

insomnies. En réalité il n'y avait pas d'artichaut [...] parce que nous n'avions pas le moyen de les faire cuire. » (259).

Il n'est pas de notre propos d'évaluer la justesse de ces descriptions. Rappelons seulement que des centaines de milliers de Russes furent admis en France en raison du manque de main-d'œuvre lié à la situation de l'immédiat après-guerre et que, jusqu'à la crise économique des années 30, le statut d'apatride n'avait pas été un obstacle à la recherche d'emploi pour les réfugiés russes qui, par les soins de la Ligue des Nations, jouissaient d'un statut exceptionnel parmi les étrangers en France<sup>31</sup>. On retiendra cependant l'accent mis sur le martyre physique et moral, sur l'humiliation et la condition de parias qu'ont connus les écrivains émigrés du fait même de leur expatriation.

Berberova continue :

« Poplavski, Knout, Ladinski, Smolenski [...] C'étaient des hommes déshérités, brisés, réduits au silence. Ils avaient tout perdu. Leur foyer, leurs biens, leurs droits et étaient des poètes à moitié instruits [...] C'était une génération de gens talentueux qui n'avaient pas eu le temps de lire les livres nécessaires, de réfléchir sur eux-mêmes, ni d'organiser leur vie. » (310-311).

Ainsi, le martyre physique et moral de ces poètes aboutit à leur échec artistique et existentiel. Ce constat laisse quasiment dans l'ombre le fait que ces quatre poètes représentent quatre volets du succès artistique de l'exil. Nul autre émigré n'occupait une position, au sommet du « Montparnasse russe », comparable à celle de Boris Poplavskij, entouré de son groupe de disciples appliqués à retranscrire, en apôtres zélés, chaque mot du maître<sup>32</sup>. Les nombreux recueils de Dovid Knut, d'Antonin Ladinskij et de Vladimir Smolenskij, ainsi que leur popularité, éclipsent la carrière de la plupart des poètes de la génération aînée. Mais si l'on compare leurs portraits avec ceux qu'a peints Berberova, il devient évident que la mémorialiste reprend un poncif sans se préoccuper de la vérité des faits, comme en témoignent

---

31. Voir A. B., « Sud'ba russkih bežencev vo Francii » (Le destin des réfugiés russes en France), *Poslednie novosti*, 1370, 12 octobre 1924, p. 1 ; Petr Kovalevskij, *Zaružbenaja Rossija (La Russie de l'étranger)*, Paris, Librairie des cinq continents, 1971, p. 18-19, 28 ; A. de Lilienfeld, « Le problème international des réfugiés et apatrides », *Esprit*, 82, 1939, p. 588 ; William Oualid, « Pour une politique de l'immigration en France », *ibid.*, p. 558-559 ; Paul Racine, « La main-d'œuvre étrangère en France », *Esprit*, 82, 1939, p. 622 ; R. Slovcov (Nikolaj Kališevič), « Russkie vo Francii » (Les Russes en France), *Poslednie novosti*, 1071, 19 octobre 1923, p. 2 ; Mark Vishniak, *The legal status of stateless persons*, New York, The American Jewish Committee, 1945, p. 47.

32. Voir Hélène Menegaldo, « L'univers imaginaire de Boris Poplavsky ». Thèse présentée pour l'obtention du doctorat d'État es lettres, Université de Paris X, Nanterre, 1981, p. 458 ; Emmanuel Rajs, « O Borise Poplavskom » (À propos de Boris Poplavskij), in *Dal'nie berega (Rives lointaines)*, Moscou, Respublika, 1994, p. 298-302 ; Nikolaj Tatiščev, « Sinjaja tetrad' » (Le cahier bleu), in *ibid.*, p. 290-293 ; Jurij Terapiano, *Vstreči. op. cit.*, p. 113 ; Vladimir Varšavskij, « Monparnasskie razgovory » (Les conversations de Montparnasse), in L. Allen, O. Griz, eds, *Boris Poplavskij v ocenah i vospominanijah sovremennikov (Boris Poplavskij vu par ses contemporains)*, Saint-Petersbourg, Izd. Logos, 1993, p. 57.

les passages de son ouvrage consacrés à Knut, Poplavskij et Smolenskij, tous de facture plus ou moins identique.

Poplavskij, dont les poésies étaient connues par cœur de Paris à Revel (Tallin)<sup>33</sup>, était, selon Berberova,

« un homme sans regard, sans gestes, sans voix. Sa vision du monde et de lui-même était confuse et vague [...] Son russe était pauvre et terne, parfois incorrect. Dans tout ce qu'il écrivait, on sentait une gaucherie qu'il n'arrivait pas à surmonter [...] Il aurait fini par abandonner complètement le russe et par écrire en français [...] s'il ne s'était pas tu, comme tant d'autres, au bout de quelques années. Finalement, il n'a été ni un poète français, ni un "ex-poète russe". » (312).

La suite de l'histoire de Poplavskij est le récit d'une mort précoce qui mit un point final à une double faillite, à la fois littéraire et existentielle. Selon Berberova, ce n'est qu'après sa mort que les émigrés russes de Paris entendirent son nom pour la première fois et les milieux littéraires « apprenaient soudain que parmi nous avait vécu un poète talentueux. » (311).

Jouissant d'une telle popularité que les chauffeurs de taxi russes refusaient de prendre son argent<sup>34</sup>, Dovid Knut apparaît chez Berberova comme un poète qui

« ne put jamais vraiment croire en lui-même. Comme Poplavski, il se heurtait au problème de la langue [...] Très vite il comprit qu'à Kichinov on ne parlait pas si bien le russe que ça et il devint mélancolique. Sa poésie perdit de son caractère original et viril ; elle se fit prolix et monotone. » (314).

Selon Berberova, Knut s'éloigna de la littérature pour se réfugier dans une vie familiale douloureuse et troublée qu'interrompit sa mort précoce.

Le cas de Smolenskij est à peu près le même. Ce phare de la poésie émigrée, gâté par son succès, choyé par ses admirateurs, devient sous la plume de Berberova un poète qui « ne se ménageait pas [...] et gâchait sa propre vie comme celle des autres. Il perdit graduellement sa santé et ne développa pas son modeste talent, sans doute par manque d'intelligence » (315). Même sans lire *C'est moi qui souligne*, l'on devine ce qui arriva à Smolenskij : le tourment spirituel d'un poète raté, la déchéance physique et une mort tragique. La mémorialiste ne mâche pas ses mots pour dire que tous les trois périrent en martyrs. « Staline eut également raison d'eux », écrit-elle, « comme de ceux qui sont morts dans les camps de la Kolyma, mais d'une autre façon. » (310)

En ce qui concerne Knut et Smolenskij, amis proches de Berberova, on pouvait attendre de la mémorialiste qu'elle fasse d'eux des portraits plutôt élogieux. La

33. Jurij Ivask, « Pis' ma B. Ju. Poplavskogo Ju. P. Ivasku » (Lettres de B. Ju. Poplavskij à Ju. P. Ivask), *Gnozis*, 5-6, 1979, p. 202.

34. Zinaïda Šahovskaja, *V poiskah Nabokova. Otraženija (À la recherche de Nabokov. Reflets)*, Moscou, Kniga, 1991, p. 149-150.

lettre que Smolenskij envoya à Berberova nous révèle qu'il n'en était rien. Le poète lui écrivait peu avant sa mort :

« Tu as tort de voir quelque chose d'incorrect dans notre sort et de dire que nous aurions dû émigrer en Amérique trente ans auparavant. Il n'y a rien d'accidentel en tout cela [...] Si nous étions partis pour l'Amérique il y a trente ans nous aurions pu devenir sans doute des bourgeois américains aisés et réussis, dotés d'autos et de frigos, mais le monde n'aurait sans doute eu ni ma poésie ni la tienne [...] Les poètes périssent tandis que leur poésie accroît le bien et la beauté au monde [...] En dépit de tout, au seuil de la mort, toi et moi, nous pourrions dire que nous n'avons pas vécu pour rien. Combien de gens peuvent en dire autant ? »<sup>35</sup>

La valorisation de la souffrance est évidente dans ce témoignage qui lie la privation à la poésie. Smolenskij juge méprisable la réussite dans la vie par rapport au modèle idéal de l'écrivain que l'identification à l'image du « chevalier du Christ » conduit au culte de la pauvreté. En effet, selon Vasilij Ivanovskij, ses jeunes collègues cultivaient une pauvreté volontaire et considéraient comme honteuse toute sécurité matérielle<sup>36</sup>. En 1933 Iurij Terapiano appelait les jeunes écrivains à « transformer leur vie en tragédie » ; deux ans plus tard, Georgij Adamovič formulait en ces termes l'alternative à la littérature émigrée : « Il vaut mieux devenir comptable dans une banque » que suivre l'exemple des écrivains soviétiques<sup>37</sup>. Or, Smolenskij travaillait comme comptable, emploi qui lui assurait la sécurité matérielle mais lui causait aussi de grands soucis puisqu'il ne pouvait plus se prévaloir de vivre une tragédie quotidienne à l'exemple de Poplavskij, qui ne travaillait pas « par principe », ou de Knut qui abandonna un poste confortable d'ingénieur chimiste pour une série d'emplois de fortune. Knut ne cacha point les raisons de cette réorientation professionnelle. Selon lui, les exilés se trouvaient

« à l'abri de toute tentation [...] puisqu'il était bien connu que leur condition leur interdisait de prétendre à un quelconque statut social ou même à un minimum de sécurité matérielle. À force de lier l'activité créatrice à une situation d'altruisme total, cette expérience créait des conditions presque idéales pour la poésie lyrique. »<sup>38</sup>

Il ne restait donc aux écrivains émigrés que l'exploitation de la situation que leur valait leur statut juridique d'émigré, tandis que les modernistes français devaient entretenir artificiellement cette culture de la privation. Il s'ensuit que, dans le

35. The Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University (New Haven). Nina Berberova Papers, Box 19, Folder 522 « Smolenskii, Vladimir/1951-58 », sans date.

36. *Polja Elisejskie (Champs Elysées)*, New York, Serebrjanyj vek, 1983, p. 61.

37. Voir Georgij Adamovič, « Nesostojavšajasja progulka » (La promenade qui n'a pas eu lieu), *Sovremennye zapiski*, 59, 1935, p. 291 ; Jurij Terapiano, « Na Balkanah » (Dans les Balkans), *Čisla*, 9, 1933, p. 140.

38. « Marginalii k istorii literatury » (Notes en marge de l'histoire de la littérature), in Dovid Knut, *Sobranie sočinenij v dvuh tomah (Œuvres complètes en deux tomes)*, Jerusalem, The Hebrew University of Jerusalem, 1997-1998, t. 1, p. 258.

contexte de la mythologie culturelle de l'émigration, la description que Berberova donne de ses amis est, en fait, un éloge. Leur faillite existentielle, leur dépouillement total — de la langue et de la culture, des biens matériels, du passé et du présent, du confort et du bonheur — sont les preuves de la valeur de leurs trajectoires poétiques.

Mais à quoi bon insister sur leur échec artistique s'il s'agit d'en faire des poètes immortels ? Il est vrai qu'à force d'affirmer la primauté du spirituel sur l'esthétique, le modèle traditionnel de l'écrivain russe en vient à valoriser les défauts artistiques d'un auteur comme signe de sa valeur humaine et sociale. De plus, le statut d'écrivain « passé inaperçu » l'apparente au prophète dans le désert. Mais le modèle traditionnel n'avait quand même jamais exigé que, pour passer à la postérité, un écrivain dût être un raté. Cette modification du modèle traditionnel de l'écrivain russe était censée venir de la vie littéraire française, en particulier de Charles Péguy chez qui apparaît déjà, d'après la description qu'en donne Fedotov, l'idéal de l'échec artistique et qui est dépeint comme dépourvu de toute identité artistique et de toute ambition littéraire.

Les années 20 virent une forte réaction anti-esthétique parmi les écrivains français qui, suivant la prémonition de Paul Valéry sur la « Crise de l'Esprit », s'inquiétaient de la fragilité de la civilisation européenne. Leur inquiétude et leur solitude face au vide existentiel — symptômes de ce « nouveau mal du siècle », selon l'expression de Marcel Arland (1924)<sup>39</sup> — viennent de la conscience, chez les jeunes modernistes, de vivre une crise dramatique qui les sépare de la génération d'avant 1914 et de la culture positiviste qui, ayant tué Dieu, a péri elle aussi dans la guerre. Le « nouveau mal du siècle » se traduisait par des attitudes anti-esthétiques connotant négativement les termes de « littérature » et d'« écrivain » : il devint de bon goût de se présenter comme un « être humain » écrivant une « confession » plutôt que comme un « écrivain » faisant de la « littérature » dont la fausseté repose sur les notions de rémunération et de succès<sup>40</sup>. Ces attitudes allaient du refus dadaïste de la littérature et de la transformation de l'activité littéraire en moyen d'introspection psychologique chez les surréalistes jusqu'aux romans moralisants et « catholiques » de François Mauriac et de Georges Bernanos.

Le discours critique des jeunes écrivains exilés et de leurs maîtres à penser témoigne d'un accord presque parfait dans les domaines esthétique et philosophique entre la « génération passée inaperçue » et les « nouveaux enfants du siècle » français<sup>41</sup>. La mythologie du « nouveau mal du siècle » élevait les Russes

39. « Sur un Nouveau Mal du Siècle », in Marcel Arland, *Essais et nouveaux essais critiques*, Paris, Gallimard, 1952, p. 11-37.

40. Voir Louis Aragon, *Traité du style*, Paris, Gallimard, 1996, p. 194 ; Marcel Arland, « Examen de conscience », *Cahiers du mois*, 21-22, 1926, p. 12 ; André Breton, *Les pas perdus*, Paris, Gallimard, 1924, p. 49 ; Marcel Datz, « Examen de conscience », *Cahiers du mois*, 21-22, 1926, p. 68.

41. Voir Georgij Adamovič, « O francuzskoj 'inquiétude' i o russkoj trevože » (L'« inquiétude » française et l'angoisse russe), *Poslednie novosti*, 2822, 13 décembre 1928, p. 2 ; *id.*, « Pis'ma o Lermontove » (Lettres sur Lermontov), *Poslednie novosti*, 5411, 16 janvier 1936, p. 2 ; Nadežda Gorodeckaja, « Spor pokolenij » (Conflit de générations), *Vozroždenie*, 2417, 14 janvier 1932, p. 5 ; D. Lejs (Vladimir Vejdle), « Bolezn' veka » (La maladie du siècle).

émigrés au rang d'héritiers des grands écrivains du romantisme français qui avaient, eux aussi, connu l'exil. Avec un peu d'effort et d'imagination l'on pouvait se servir des symptômes de ce « nouveau mal » pour décrire la situation de déracinement et de dépouillement de l'expatrié, ce que s'ingénierent à faire très vite les émigrés. L'anti-esthétisme et le rejet du succès littéraire par les modernistes français dans l'immédiat après-guerre fournirent de nouveaux et importants matériaux au culte de l'austérité parmi les émigrés, encourageant ces derniers à présenter leur production littéraire comme peu abondante et « inaperçue » en raison de leur martyre physique et moral qui, selon Iurij Terapiano, les transformait en « pauvres chevaliers du Christ »<sup>42</sup>. Ce n'est donc pas une simple coïncidence si, la même année, Henri Daniel-Rops proclamait l'échec de la littérature « confessionnelle » des « nouveaux enfants du siècle », étant donné que c'était « exiger trop de ces jeunes hommes que de souhaiter à la fois qu'ils vécussent et pussent s'exprimer », tandis que Vladimir Varšavskij voyait dans l'ascétisme de la production littéraire des jeunes écrivains émigrés la marque même de leur authenticité morale (*pravdnost*): ils « n'écrivaient ni beaucoup ni bien »<sup>43</sup>. On soulignera que, dans les deux cas, loin d'être négative, comme pourraient le laisser paraître les termes utilisés, la description est tout à fait élogieuse.

Si, dans l'entre-deux-guerres, les modernistes russes exilés ne dissimulèrent pas leurs liens vitaux avec la vie littéraire française, se reconnaissant plus proches des modernistes français que des chefs de la littérature émigrée<sup>44</sup>, leurs mémoires passent complètement sous silence ces relations entre Français et Russes. Berberova connaissait-elle la vie littéraire française ? Sans aucun doute. Nous trouvons dans ses mémoires plusieurs allusions aux mythologèmes du « nouveau mal du siècle ». Par exemple, elle décrit comment « la jeune génération [française] » luttait pour « une littérature de 'confession' plutôt que de fiction » (219). Mais tout comme les autres mémorialistes, elle dissimule l'influence française qu'elle-même et ses contemporains ont subie. En 1929, Berberova assista à la réunion du Studio franco-russe consacrée à « L'inquiétude dans la littérature », un des topiques centraux du « nouveau mal du siècle » ; deux ans auparavant, lors d'une réunion de « La lampe verte », elle avait déclaré que, pour accomplir leur mission, les jeunes émigrés « oubliaient la Russie pour un temps » et se plaçaient « face à l'Europe »<sup>45</sup>, mais

---

*Zveno*, 220, 17 avril 1927, p. 5-6 ; Jurij Terapiano, « Čelovek tridcatykh godov » (L'homme des années 30), *Čisla*, 7-8, 1933, p. 210-212 ; Vladimir Varšavskij, « Neskol'ko rassuždenij ob Andre Žide i emigrantskom molodom čeloveke » (Quelques réflexions sur André Gide et le jeune émigré), *ibid.*, 4, 1930-31, p. 216-222.

42. « Rycar' Bednyj » (Le pauvre chevalier), *Meč*, 8, 24 juin 1934, p. 9-10.

43. Henri Daniel-Rops, « Un bilan de dix ans », *Revue des deux Mondes*, 11, 1932, p. 179 ; Vladimir Varšavskij, « O 'geroe'emigrantskoj molodoj literatury » (Le « héros » de la jeune littérature de l'émigration), *Čisla*, 6, 1932, p. 164, 166.

44. Voir Boris Poplavskij, « Vokrug 'Čisel' » (Autour de Čisla), *Čisla*, 10, 1934, p. 204-209 ; Vladimir Varšavskij, « Neskol'ko rassuždenij... », *art. cit.*, p. 216-222.

45. « Zelenaja lampa » (La lampe verte), *Novyj korabl'*, 2, 1927, p. 42-43.



dans ses mémoires, elle apporte des retouche à son paysage culturel parisien. « Dans le déchaînement des 'folles années vingt' », écrit-elle, « quelle était notre place, à nous, les déshérités de la terre ? Nous n'avions d'autre choix que de nous tenir cois dans notre coin ! » (279)

La mythologie de la « génération passée inaperçue » s'est construite à partir de la coïncidence entre le modèle traditionnel de l'écrivain russe et celui de l'écrivain français formé dans l'immédiat après-guerre. Cette fusion impliquait la distinction entre les modernistes exilés et leurs aînés, les « anciens ». « Le nombre de ceux qui avaient commencé à écrire en exil », observait Iurij Fel'zen en 1936, « est trop grand par rapport aux dimensions de l'émigration en général. La vie à l'étranger et les influences étrangères rafraîchissantes stimulent sans doute la créativité. »<sup>46</sup> En effet, les idées de traversée des frontières, d'exil, de déracinement culturel et existentiel dominaient l'atmosphère artistique européenne. Citons en exemples le cosmopolitisme de Dada et du surréalisme et la solitude des écrivains en avance sur leur époque culturelle, l'exil proustien de l'enfance, et l'inquiétude face à une civilisation broyée qu'exprime la notion de « nouveau mal du siècle ». Vingt ans plus tard, la proposition de Fel'zen est devenue impossible puisqu'elle contredit les mythes qui fondent la conceptualisation de l'expérience russe de l'exil. Si Dovid Knut a pu voir dans l'expérience de l'émigration une source d'inspiration pour les écrivains de sa génération, ce n'était plus grâce aux influences étrangères mais plutôt en dépit du déracinement, de la solitude et des privations que les émigrés avaient supportés courageusement comme il sied aux ascètes et aux martyrs, c'est-à-dire aux écrivains russes<sup>47</sup>.

Il n'est donc pas surprenant que Berberova décrive les trajectoires artistiques de ses amis dans les mêmes termes et en se fondant sur les mêmes mythes.

*The University of Toronto*  
*Department of Slavic Languages and Literatures*  
*121 St. Joseph Street*  
*Toronto, Ontario M5S 1J4*  
*Canada*

*leolivak@yahoo.com*

---

46. « My v Evrope... », *art. cit.*, p. 158.

47. « Marginalii k istorii literatury », *art. cit.*, p. 256-259.